

LE SENTIMENT DE L'Impossible.

passer sa chair, brûler sa bouche, séjournar dans le feu clair de son regard. Chaque fois que la jeune fille ouvrait la porte, elle ne savait qu'elle réverbération de lumière animait cette physionomie, mais elle éprouvait un trouble inconnu à se voir fixée avec tant d'anxiété, avec une inquiétude que ce ne fut pas elle. La porte fermée, l'ombre revenue, elle assise sur le fauteuil, en face de la cheminée, le jeune homme reprit sa physionomie de tristesse concentrée et de gravité seraine. En face de ce mort immobile, la vivante n'osait bouger, restait là les heures d'un muet dialogue jusqu'aux ombres du crépuscule qui envahissaient peu à peu les murs, les meubles, le portrait. La petite cour devenait toute rose, l'odeur du jasmin montait plus fine et plus tiède dans la chaleur dernière. La visitante, alors, s'esquiva doucement, sur la pointe du pied, fermait sans bruit la porte, avec un dernier regard de douceur craintive vers le visage qui blémissait au mur. Elle s'arrêtait dans l'escalier, presque à chaque marche, avec un regret et une peur, la main sur sa gorge tremblante, comme si elle revenait d'un rendez vous mystérieux et dangereux, et puis elle accourait à l'appel de son nom et aux dorures des lumières. Ce furent bien des rendez vous pendant cette fin d'été, à chaque instant possible, toute une longue rêverie d'amour devant l'effigie muette, toute une délicieuse et affreuse saison d'aveux à se refait d'un amoureux à jamais perdu. L'héritage, ce fut surtout cette pensée, chez la jeune fille, qu'elle avait trouvé le seul être qu'elle aurait pu aimer, celui qui devait lui échoir par la sympathie irrésistible, les affinités sûres, et que précisément celui là était irrémédiablement loin d'elle, dans dans l'ombre funèbre. Elle ne voulait, avant long temps, savoir qu'il était, comment il avait vécu, ce qu'il était devenu. Avant d'ouvrir les tiroirs chez lui, de chercher le mot de son existence d'une main tremblante, elle s'attarda chez toutes les figures de Saxe et de Chine qui esquisaient des rêveries et dansaient des menusets sur les marbres des consoles. Bruquement, un jour, elle se décida à rompre le silence avec l'inconnu, une ardeur de curiosité la fit monter dans la chambre, s'enfermer et chercher. Des livres, d'abord, et encore des livres, dans la grande armoire, des livres dont elle voulait avoir les titres, lire des pages, toute la littérature et la philosophie des deux derniers siècles, les brochures politiques écolées à l'aube révolutionnaire. Partout, intercalées entre les feuilles, des notes, et sur les marges, des notes encore, d'une écriture fine, un peu maladroite, des phrases de savoir et de générosité. C'était une âme passionnée et une haute cervelle, la jeune fille le comprit et eut un frisson d'orgueil. Dans les tiroirs de la commode, des liasses de papiers, des plans de livres, des projets de réorganisation sociale, des lettres dont beaucoup signées de noms célèbres, des dessins, des paysages. Pas un portrait de femme : quelle joie chez la malheureuse amante, venue et jalouse ! Mais un autre portrait du jeune homme, une miniature faite en pleine fleur de jeunesse, dans les yeux un air de chercher le bonheur, l'amertume du visage futur. Elle en resta là, ce jour-là. Elle savait un nom, elle relut ce nom sur un vieux livre de généalogie et de souvenirs tenu par tante Clémentine, elle découvrit un arrière-consigne, une indication isolée. Pas de mariage, pas de postérité. Elle courut le lendemain au cimetière, elle trouva la tombe. Mort à vingt huit ans. Elle revint infiniment attendrie et heureuse. Jusqu'à la fin des vacances de cette année, elle garda, dès lors, l'habitude de venir, tous les jours, passer ses instants libres dans cette même allée de cimetières. Son temps de rêverie en arrière, de vie revécue, fut partagé entre la chambre où brillèrent les yeux du portrait et le faubourg encloué où errait l'invivable souvenir du mort. Elle partait, furtive et rapide, comme pour des rencontres secrètes, sortant de la maison à pas légers et vifs, amoureuse en retard qui attache en route la bride de son chapeau, boutonne ses gants et dépitote son ombrelle. La grande rue était bientôt quittée, et bien vite parcourue la route qui conduisait aux champs. C'était là, tout près, en plein champs, dans la plaine, que se dessinait le carré, clos du mur, ouvert par une grille, du jardin des morts. Jardin à l'abandon, où la pensée sauvage des herbes et des fleurs retour nées à la nature couvrait de ses laines irrégulières la régularité des allées à angles droits et des entourage de tombes. Les ifs et les cyprès ombraient les pirreres de leurs ombres couleur de orpè, les lierres les festonnaient, les baies les encadraient,

de leurs sombres verdure. Et partout, sur cette tramé funèbre, fleurissant et s'ouvraient les roses roses, prisonnières dans le treillis des épines. Elles em brassaient et parfumaient tout ce noir jardin, elles l'assaillaient de leur profusion, enlignaient des bres, s'accrochant aux murs et aux grillages, retombant sur le sol comme de traînantes étoffes. La jeune fille ne retrouvait pas l'impression désespérante qu'elle avait eue dans les grands cimetières des villes. Par la clarté du soleil, par la couleur des fleurs, l'idée de la mort perdait son sens sinistre et éveillait la seule pensée du repos. Ce n'était plus le vaste et fastueux Père Lachaise, entouré, corné, débordé par les maisons du faubourg, dans l'envolement perpétuel des fumées d'usine de Paris. Ici, au milieu des champs de sainfoin et de luzerne, murmurants du bonbonnement des mantes d'un étang au dessus duquel tournoie le vol jamais las des libellules, la mélancolie souriante de ce cimetière de campagne, la tristesse fleurie des tombes, faisaient songer à un hameau perdu au lointain d'une solitude, endormi sous la chaleur, dans le paix de midi. L'héroïne de cette liaison spirituelle eut là, à chaque jour de la saison et à toute heure du jour, les repos délicieux, les dialogues, entrecoupés de silences, des jeunes gens à l'époque des fiançailles. Elle connut le temps des muettes confidences, des paroles chuchotées, des soupirs, des doux projets qui étaient pour elle, hélas ! des aspirations en arrière, des projets de passé. Mais elle ne s'apercevait pas, dans l'illusion où elle était de créer à nouveau la vie, que la vie manquait, et qu'elle violentait la mort. Aux jours les plus brillants de septembre, lorsqu'elle n'entendait autour d'elle que la musique aérienne des moches, il lui sembla plusieurs fois, ballonnée par la chaleur et la lumière, rêverie, demi-assoupie, que son imagination prenait corps, et qu'une forme noire et légère, assise auprès d'elle sur le tertre, lui parlait à voix basse et lui prenait doucement les mains. Sa respiration à demi coupée par des montées sabbites de spasmes qui rythmaient plus vite le mouvement de sa gorge, elle s'écouait cette voix qui lui parlait avec des inflexions lointaines, et lorsqu'il lui fut bien impossible ensuite de se souvenir des mots précis qu'elle avait entendus, elle gardait en elle une signification de confidences passionnées, plaintes longtemps contenues et qui se changeaient en apaisement délicieux. Parfois, une frénésie du désir de revivre, et des bras d'ombre qui venaient se fermer et se mouer autour d'elle. Elle revenait de ces rendez vous et de ces dialogues, parfois songeuse et placide, parfois nerveuse et tremblante, certains jours le visage en feu, rose comme les roses de tombes, et d'autres jours pâle comme si elle avait eu la rencontre et le contact de la Mort. La saison devait pluvieuse, le ciel bleu des matins et violacé des soirs se changea en ciel d'hiber ternes et pleurants. Les sorties furent difficiles, et la terre boueuse du cimetière hostile, même aux pieds chaussés de sabots. Il fallut faire les visites plus espacées et plus brèves, et d'ailleurs, sous le vent froid, au milieu des roses desséchées, la chère silhouette ne revint pas, les paroles passionnées ne se firent plus entendre. L'amoureux paraissait descendre davantage dans la nuit, se retirer chaque fois plus profondément dans l'obscurité du trou noir où il gisait, au plus creux de la terre, vers une retraite plus caillée et plus tiède. Des retours de ces vaines recherches par la campagne changée, navrèrent la persistante visitante, et l'amoureux qu'elle avait évoqué lui semblait perdu à nouveau jusqu'au moment où elle retrouvait le portrait, où elle continuait son enquête, dans la chambre vivifiée par le feu, éclairée par les bougies. Le secrétaire de nouveau seruté, des tiroirs cachés découverts, d'autres lettres semblables aux premières et les contenant furent retrouvées à la jeune fille. Ce fut alors qu'elle acheva de connaître celui qui l'avait conquise à travers le temps. Tout un commencement de carrière, tout un désir d'action, s'affirmaient par cette correspondance d'idées, par des manuscrits où la tendresse humaine perçait sous les mots du fier langage. La déception sembla venir aussi : un cahier scellé, noué, qu'elle ouvrit, qu'elle commença de lire, tout un amas de lettres de son écriture à lui, — des lettres adressées à une femme, elle le vit dès la première ligne. Elle parcourut vite, tout d'abord, d'un regard brûlant. La passion parlait un beau langage de désir, réclamait éloquemment et tristement une part de bonheur à la vie fugitive. Et tout cela malgré de récents événements dramatiques, un amour inquiet mêlé aux violences de l'histoire. La jeune fille lut mieux, alla

plus avant, lut des faux noms, se convainquit vite qu'elle tenait un roman par lettres à la mode du temps, mais, chose singulière, un roman de lettres sans réponses, une sorte de Mémoires dédiés à une inconnue, de confidences adressées à celle qui n'existe pas, qui ne paraît pas. Un subterfuge sans doute pour écrire toute la vérité sans forme de fiction, et le regret d'amour d'un homme réfugié là, dans cette ville reliée, dans cette maison close, après un essai de rôle, et qui sait qu'il va mourir jeune. Elle eut un cri de joie et de larmes, elle regarda le portrait dont les yeux para et l'éclaircissement du regard aussi, et il lui vint la conviction que ces lettres imaginaires, c'était à elle qu'elles étaient adressées, — qu'elle en prenait possession, enfin ! — qu'elle était venue le chercher là où elle était parce que le destin l'avait voulu ainsi, lui ne trop tôt, et elle trop tard. Et c'est ainsi qu'elle acquit, dans la fièvre et le mirage, la douleur de l'irréparable, le sentiment de l'impossible.

Le Prix du Bonheur. La "Revue Mame" publie un document qui intéressera à la fois les candidats au mariage et les économistes. C'est une étude comparative de la valeur vénale des femmes légitimes dans diverses parties de l'univers. Dans ce prix courant de l'amour con jugal, dans cette cote des joies de la famille, l'Europe ne figure pas. Et cela se conçoit. Dans le monde civilisé, loin de recevoir de l'argent en échange de leur fille, les beaux-parents en donnent au preneur, et c'est seulement beaucoup plus tard que celui-ci peut calculer le prix de revient de son acquisition. Chez les sauvages, au contraire, les choses se passent de façon plus simple, plus claire aussi. Dans l'Ouganda, une bonne épouse coûte en moyenne quatre taureaux, une boîte de cartouches et six aiguilles à coudre. Cependant, on trouve des occasions plus avancées ; il ne tiat qu'à l'explo rateur Wilton d'en avoir une fort propre pour une paire de souliers. Chez les Karaks californiens, les parents demandent ordinairement de leur fille un demi fil de coquilles de dentales ; mais, si cette fille est jolie, adroite et sait faire du pain de gland, ils ne la cèdent qu'à un audacieux de deux fils. Une femme cafre, selon le rang social de sa famille, vaut de deux à dix vaches. Vous n'aurez pas une Navaja du Nouveau Mexique à moins de douze chevaux. En Tartarie, le beau-père vous demandera du beurre ; les Samoyèdes préfèrent des rennes ; les Indiens Kisan, du riz et une roupie. Chez les Mishmis, un homme riche pay son épouse vingt buffes ; mais "un homme pauvre, dit la "Revue Mame", peut avoir une femme pour un cochon". A Timorlant, vous ne trouverez pas à vous marier si vous n'avez pas de défenses d'éléphant ; chez les Figiens, ayez une dent de baleine. On dit qu'à Unyoro le fiancé trop pauvre peut acheter sa femme à crédit. Mais, moins confiant que Dufayel, le vendeur ne livre sa fille qu'après le dernier versement. Dans beaucoup de tribus d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, le futur gendre se place comme domestique chez son futur beau-père, tel Jacob chez Laban. On lui retient sa femme sur ses gages. Enfin, chez les sauvages du pays de Manzoni, une femme s'échange contre deux peaux de daim. On connaît même des contrées où une seule suffit.

Serments Originaux. Les "Daily News" rapportent le serment original, devant un tribunal de police correctionnelle, à Londres, d'un témoin chinois qui a demandé avec insistance qu'on lui apportât une bougie, puis, la soufflant, a déclaré solennellement : "Puisse je, si ma bouche ne vit pas la vérité, m'attendre comme vient d'être éteints cette bougie". Le journal rappelle, à ce propos, le serment d'un témoin indien qui, appelé devant un tribunal australien, dit avoir vu des magistrats, que, d'après sa foi, la seule forme valable de serment était une déclaration faite sur les eaux du Gange. Le président était fort embarrassé. Mais l'interprète sortit, pour venir, quelques minutes après, avec un verre plein d'eau. — Est-ce dans là de l'eau du Gange ? dit le juge étonné. "Non, répondit l'inter prète. Mais ce qui importe au témoin, c'est qu'il jure sur de l'eau qu'il croit venir du Gange. Si je lui dis que c'est bien de l'eau du fleuve sacré, il n'est au cunement obligé de savoir si je dis vrai." Et l'Indien jura sur cette eau qui venait tout simplement d'une pompe voisine.

Sous le Ciel Bleu.

C'est la douce Sicile, à l'atmosphère tiède, au ciel d'azur, aux fleurs divinement parfumées, la Sicile poétique, la Sicile amoureuse, avec ses vices, ses vertus et son far niente. Chaque coin de ce pays est passionnant, soit par le panorama féérique qu'on y découvre ; soit par les mœurs un peu étranges des habitants, ou bien par son histoire. Loraqu'on traverse le détroit de Messine, on aperçoit du ferry-bout, la ville tout en arcades, avec ses vieux palazzi démodés, ses mille mendiants aux pieds nus attendant anxieusement l'arrivée du bateau qui leur mènera peut être l'étranger riche auquel il demanderait "una lira" ; et ces myriades de tonneaux eucombraint toute la longueur du quai, tonneaux devant lesquels une armée d'ouvriers coupe et entasse le cédrat, qu'on expédie en France, en Amérique, en Angle terre ou en Allemagne. C'est une délicieuse de l'île, avec les oranges, les citrons et les noisettes. Dès le débarcadère, on se voit entouré d'une nuée de gamins, toujours nu pieds, puisque là-bas le peuple ignore la chaussure, qui vous supplient de les laisser porter à dos vos bagages jusqu'à l'hôtel, sur le fronton duquel flamboient dans un panonceau les armoiries symboliques de la Sicile : "Trois jambas d'or couvrant sur fond d'azur, autour d'une tête nymphée de soleil." Messine est une ville effroyablement pauvre, complètement réfractaire à toute idée de progrès. Ainsi, pour découper le cédrat, avant son entassement dans les tonneaux, il suffit de quelques ouvriers et d'une machine rudimentaire. "Du tout, du tout," s'écrient les Siciliens ! Nous voulons être deux mille avec chacun notre petite hachette, et nous voulons faire ce travail à la main, pendant des mois, pour gagner notre maasouin quotidien ! Laissez le nous, ou gare à la "Mafia" ! Mais dans quel décor de féerie se traînent les haillons de cette misère ! Un soir, je me rappelle, à l'heure du crépuscule où le soleil devient moins ardent et prend en baisant les choses, mille teintes exquises, j'étais à bord d'un croi seur russe, mouillé pour quelques heures, dans les eaux du port. Il devait repartir à l'aube du lendemain. J'eus sur le pont de ce navire une impression d'âme et une impression d'art, que je vais tâcher de conter : Six heures sonnaient : l'heure de la prière et de la descente du pavillon ! Un grand silence, coupé par le léger cliquetement de vagues très douces — les derniers rayons de soleil mourant sur les montagnes de Calabre — le ciel flamboyant comme la palette d'un peintre fon, et la voix grave du commandant récitant la prière à laquelle, en chœur, répond tout l'équipage. Pais, silence encore, encore léger clapotement de vagues très douces — sonnerie au dra peau — et très lentement, presque religieusement, un homme se détachant des rangs, allant droit aux couleurs, les amenant, tandis qu'un éclair brille dans le regard de chaque matelot et qu'on a l'impression très nette, vient de surgir un sentiment sublime : La Foi ! Deux heures de chemin de fer et c'est Taormina, spectacle magiquement beau, ruines dont rien ne peut exprimer la muette splendeur, car de ce chaos de pierres délabrées, tout harlant encore des souvenirs du passé, se dégage une profonde philosophie des choses ! Les siècles se sont éteints, mais l'art reste éternel, et sur ces puissances de l'antique et gigantesques théâtre phénicien plane, les convrant de ses ailes mystérieuses, la muse inspiratrice qui fit jaillir la première étincelle du cerveau des premiers poètes ! Quatre heures encore de voyage et d'un bouquet de mimosa en fleurs surgit Palerme la ville exquise, séduisante et poétique. Palermitain est aussi car le croiraient déshonoré et se voyait tous les jours en voiture à la promenade, nos acacias, à nous autres Parisiens — faisant un pas les quinze ou vingt tours réglementaires, durant lesquels il échange avec ses amis toute la gamme des gestes chers aux Italiens, salit de la tête, bonjour de la main, sourires, "cillades" — et où les femmes font assaut de toilette, de grâce et de charman te coquetterie. Le luxe favori, à Palerme, est celui des chevaux. On y a la

monomanie de l'attelage, et nombre de Palermitains pauvres, mais de classe élevée préféraient se priver, de tout, plutôt que de ne pas être rencontrés en voiture sur l'avenue. Aussi souvent, le même équipage a-t-il plusieurs propriétaires, comme à Paris les loges d'Opéra. Siciliens et Siciliennes ont également la folle du bijou, et surchargent leurs doigts de brillants dont la quantité prime de beaucoup la qualité. C'est une manie, accrue chez eux, d'avoir les mains constellées. Ils vont tant et tant d'étoiles dans les nuits calmes et transparentes de ce pays magique, que jour, au donner l'illusion d'un porter d'innombrables reproductions. Peut être ! Plus loin, enfin, Syracuse som meille, encadrée de la guirlande de ses murailles bastionnées, telle une courtisane antique aux cent colliers de perles ! Oh ! les soirs féériques, les soirs divinement éloquentes de ce coin d'île, où l'âme se sent en communication directe avec les astres... Pourquoi scintillez vous ainsi, étoiles irradiantes des nuits de Syracuse ? Oh allez-vous, météores fugitifs et lumineux ? Qui peut dire pourquoi vous brillez, astres, dont le groupement forme la toiture endiamantée des belles nuits de là-bas... Loraqu'on vous aperçoit, belles étoiles filantes, vous êtes l'aurore d'une joie, car c'est légende de faire quand vous passez, un vœu ! L'entendez vous, là haut, le volissement des courants dans le ciel des prières ! Ou bien n'êtes vous que de belles indifférentes illuminant ces nuits paradisiaques ? Qui peut dire, lorsque vous scintillez au firmament, si c'est la tendresse d'un regard d'amour que vous laissez tomber sur la Sicile, ou simplement la coquetterie d'un clinquantement de vos paupières célestes que vous échangez entre vous ?

Clair de Lune en Forêt.

En forêt, la nuit, sous la lune. La route descend en longue spirale, et je ne sais pas où finit la forêt, je ne sais pas où va la route. Le peuple muet des arbres est rangé au bord, tassé comme pour un spectacle sur les gradins obscurs de la montagne. Leurs têtes droites, élancées, se touchent presque : il y en a tant ; ils sont si nombreux, si hautes ; il semble qu'ils vont m'étrangler. Je suis seul. Penché au bord de la forêt, la lune me regarde. Nuit noire en bas, sous la fatale, plus noire à cause des rayons brisés qui font çà et là à terre comme des lacs, des ruisseaux de lumière... Le silence est inquiétant. Il déforme les bruits légers qui viennent jusqu'à moi, leur donne une signification, une vie précaire et effrayante. Le vent parle à travers les feuilles, le ruisseau sanglote dans l'herbe. Et c'est comme une vraie voix, comme de vrais sanglots. Mais sur ces musiques de rêve tout à coup un cri résonne, un cri de colère qui se répète, se prolonge violemment en fanfare. C'est une claironnée de coq, mais une claironnée en deuil, une voix d'épouvante au lieu de l'alerte sonnerie, annonciatrice de la lumière... La mort plane. Des fuites effarées, des battements d'ailes dans les fourrés, au bord du chemin, précèdent un bruit de déroute l'arrivée du prince des ténèbres, de la bête de proie dont les ailes onnées, silencieuses, froient la cime des taillis... Encore une fanfare, encore la plainte étouffée d'une agonie lointaine. Le grand-duc est passé. Le silence règne de nouveau ; de nouveau soupirent les musiques de l'eau dans la mousse, du vent dans les feuilles... Mais où est-il ce ruisseau qui depuis un moment déjà chante en contre-bas de la route ? J'ai beau me pencher, regarder, je ne vois rien. L'herbe le cache sans doute et le bruit qu'il fait est si faible qu'il se perd à tout le moment, comme si l'eau s'arrêtait de couler... Non, il est là ; je le touche maintenant ; toute qui court, je la tiens barrée un moment, prise dans le creux de ma main. La source ne doit pas être loin ; je remonte. J'avance à tâtons sous la fatale pluie épaisse à travers les bruyantes et les ronces. Et de nouveau le bruit cesse. Cette fois, j'ai dépassé la source. Il faut, pour la trouver, que je revienne sur mes pas, que je baisse pour écarter les plantes et les feuilles qui m'empêchaient de la voir. Elle m'apparaît alors. Délivrée du noir cachot de l'ombre, elle sourit ingénue

DEPECHE'S Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE. Pose de la pierre angulaire du collège de l'armée à Washington. Washington, 21 février. — En présence d'une assistance distinguée, comprenant le Président des Etats-Unis, des membres du cabinet et du congrès, les juges de la cour suprême et des représentants des puissances étrangères, la pierre angulaire du collège de l'armée de terre a été posée ici aujourd'hui avec des cérémonies militaires et musicales imposantes. Une discours ont été prononcés par le président Roosevelt, le secrétaire Root et le major général S. M. B. Young, président du collège de guerre. Le site choisi pour le bâtiment sur la réserve des Casernes Washington, au pied de la rue 41 2. Les cérémonies d'aujourd'hui ont marqué le commencement de la mise à exécution d'un projet nourri par le Président, le secrétaire Root et d'autres qui s'intéressent à l'avancement de l'entraînement complet de l'armée. Rien que les fondations de la nouvelle structure qui sera virtuellement achevée, viennent d'être commencées les plans que le ministère de la guerre et le Congrès ont en vue comprennent la construction de bâtiments entièrement nouvelles sur les terrains de l'arsenal. Entre autres structures il y aura un hôpital, des casernes, les quar tiers des officiers et la bâtiment de l'administration qui seront très beaux. Les terrains de l'armée du collège ont été choisis comme le site de la statue de Frédéric le Grand, que l'empereur Guillaume se propose d'offrir aux Etats-Unis. La participation des militaires aux cérémonies d'aujourd'hui a donné à celles-ci un caractère tout à fait pittoresque. Près de 1,000 hommes représentaient les diverses branches du service de la guerre dans les uniformes. Ils appartenaient aux différents postes d'armée de Washington et des environs et étaient commandés par le Major W. M. Black, du corps des ingénieurs. Le président Roosevelt, accompagné de son aide de camp, le colonel Mingham, a quitté la Maison-Blanche en voiture à 11 heures et s'est rendu aux terrains de collège escorté par l'escadron E du troisième régiment de cavalerie. Dans d'autres voitures se trouvaient des membres du cabinet. Lorsque le Président et sa suite sont arrivés le drapeau a été hissé et la quatrième batterie de l'artillerie légère a tiré une salve. Les troupes assemblées ont rendu au Président les honneurs prescrits par les règlements. Les cérémonies se rattachant à la pose de la pierre étaient très imposantes. L'invocation a été faite par le Très Rév. Henry Satterlee, évêque de Washington. Le président Roosevelt, présenté par le général G. L. Gillespie, chef des ingénieurs de l'armée des Etats Unis, a prononcé un discours. Le major général Young a fait un discours aussi. Le Grand Maître Walker, assisté par d'autres officiers de la Grande Loge des Maçons du district, a alors posé la pierre suivant le rite imposant de la fraternité maçonnique. Les cérémonies ont été terminées par une bénédiction donnée par l'évêque Satterlee. Le charbonnier Alexander. Washington, 21 février. — Le dé pêcheur de Daries, George, s'agit de Joe Mans, patron de la barque Record, et regne aujourd'hui au département de la marine, apporte des nouvelles du charbonnier Alexander : "Vapeur Alexander par 27. 3 de latitude et 71. 56 de longitude, le 11 février, avec arbre de couche cassé, se dirigeant au nord ouest ; voile d'étai hissée ; demandé d'être signalé." Ainsi l'Alexander se trouvait à environ 500 milles au nord-est de San Juan. En route pour la Nouvelle-Orléans. Memphis, Tennessee, 21 février. — Le vapeur City of Louisville, en route pour la Nouvelle-Orléans avec de nombreux excursionnistes allant au mardi gras, est arrivé à Memphis la nuit dernière à minuit. C'est un vapeur à quai Cincinnati mercredi à une heure de l'après-midi et est arrivé à Cairo hier matin de bonne heure. Il était attendu à Memphis à neuf heures du soir, mais il avait éprouvé un retard de trois ou quatre heures au nord de la ville. Les excursionnistes ont repris leur voyage au sud, à une heure de matin.